

PREMIÈRE PARTIE

*Masculu fora e fimmina intra.**

Il faisait encore nuit noire bien que l'aube d'un lumineux dimanche d'avril de l'an 1698 fût proche.

Une fois les pinceaux et les couleurs rangés, Giacomo Polizzi jeta un dernier coup d'œil soucieux sur les assiettes, les vases et les bocaux en argile cuite qui attendaient d'être décorés, il barra la porte et s'en alla dormir.

Mais la paille du matelas lui sembla trop comprimée et les planches du lit plus dures que d'habitude, quelque chose d'imprécis et d'obsédant — peut-être un geste non fait, une pensée échappée — l'oppressait, par intermittence, au fond de l'eau morte de son esprit. Il repassa minutieusement sur toutes les actions accomplies durant la journée, en glissant peu à peu vers une dérive friable d'images confuses : des visages, des animaux, des touffes de roses, le violet des parements de carême, le mouvement oscillatoire de l'encensoir...

Un chuchotage nerveux, de conjuration, l'arrêta brusquement à la limite du sommeil.

Des voix s'entrecoupaient dans une conversation serrée et à voix basse respectant davantage l'omerta de la conjuration que le silence de la nuit.

«À cette heure-ci, elle dort», dit une voix inconnue.

«Avec celle-là, on ne sait jamais», répondit irritée une voix féminine, celle d'une voisine: aux cheveux bouclés et toujours en colère, une mère de cinq enfants; des autres, on en perdait la trace, dans le plus grand secret et à la pointe de l'aube, chaque nouveau-né — afin qu'il ne souffrît pas du froid pendant la nuit — était laissé devant une église ou le portail en fer d'un palais nobiliaire dans l'espoir qu'on l'amènât à l'intérieur, qu'il y restât au chaud, pour servir au milieu des tapisseries et des cheminées.

Giacomo Polizzi déferra la porte, se retrouva au milieu de voix, de sbires, d'une foule que le capitaine voulait persuader, sans trop de conviction, de rentrer chez elle.

La nuit était humide et blanchâtre, le ciel invisible, sans étoile ni lune. Sur tout, la moiteur opaque du brouillard.

Il serra encore plus fort sa cape sur lui, en pensant avec une nostalgie déchirante au bleu,

au blanc, au manganèse et aux couleurs polies de ses émaux.

Il la connaissait à peine, il l'avait entraperçue quelquefois de loin, sûre d'elle et presque impudente dans ses habits masculins. Une fois seulement elle s'était risquée jusqu'à sa boutique ; avec la distance réservée d'une dame, elle avait marchandé une cruche qu'ensuite elle n'avait finalement pas achetée à cause de son prix ; Giacomo voulait la lui donner en confiance : elle l'aurait payée à la récolte. Mais elle avait refusé de façon décidée, en disant que ce n'était qu'un caprice, pour mettre plus d'eau pour se laver, elle en avait déjà une plus petite et ça suffisait.

« Et excusez-moi du dérangement », avait-elle dit en s'en allant.

Il était resté là, à la regarder pendant qu'elle s'éloignait, surpris du contraste entre ses manières réservées et sa démarche provocatoire, en pensant vaguement aux ragots qui couraient depuis un temps dans la ville au sujet de cette indéfinissable créature ; il observa le mouvement légèrement ondoyant de ses flancs, le renflement de sa poitrine, ses hanches en violon sous ces habits masculins.

Comme un vase, conclut-il en lui-même.

Ce jour-là, il laissa de côté assiettes et casseroles, pour travailler uniquement à la patiente décoration florale d'un vase sinueux en argile.